

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Édulcorés, dénaturés, dévertébrés

Adrien Thério

Number 20, Winter 1980–1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40333ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thério, A. (1980). Édulcorés, dénaturés, dévertébrés. *Lettres québécoises*, (20), 56–62.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# ÉDULCORÉS, DÉNATURÉS, DÉVERTÉBRÉS

*voici les mémoires du père Joseph-Étienne Guinard  
réécrits par les bons soins de Serge Bouchard,  
anthropologue qui s'est découvert des talents littéraires.*

Je ne suis pas plus religieux qu'il ne faut, peut-être moins, mais cela ne m'empêche pas de m'intéresser aux actions ou créations de certains fous de Dieu. C'est cet intérêt, je crois, qui m'a fait acheter les *Mémoires d'un simple missionnaire*, publiés par le Ministère des Affaires culturelles du Québec dans sa collection *Civilisation du Québec*.

J'ai lu attentivement l'introduction de Serge Bouchard qui tâche de situer ces « mémoires » dans le contexte historique et social de l'époque. Le père Guinard, qui a été missionnaire oblat dans le Haut Saint-Maurice, territoire qui s'étendait jusqu'à la Baie James, de 1892 à 1943, est mort en 1965, âgé de cent ans. C'est son supérieur qui, en 1943, lui demande d'écrire ses mémoires. Le père Guinard qui n'avait jamais cru en ses talents littéraires s'y met quand même par obéissance à son supérieur et aussi, nous l'apprend-il dès le premier paragraphe de son récit « pour l'histoire » afin que l'on n'oublie pas complètement tout ce que la civilisation était en train de détruire dans l'immense territoire où il a oeuvré pendant si longtemps. Ce territoire, il s'étendait de Maniwaki à Ville-Marie dans le Témiscamingue ; de La Tuque à Weymontachingue et de là jusqu'à la Baie James. C'est un territoire, si je ne me trompe que nous sommes en train de découvrir et de civiliser à notre manière. Inutile de dire que le récit du père Guinard, qui a été assez mal jugé

par ses confrères et surtout par le père Eugène Nadeau qui avait des prétentions littéraires, a beaucoup de choses à nous apprendre sur la vie des Indiens et la vie des bûcherons ou des voyageurs des pays d'en haut. L'auteur a passé sa vie avec eux. Et quelle épopée finalement que toutes ces randonnées en canots, par portages, dans un territoire grand comme un pays.

Pendant de nombreuses années, les Oblats se fiant au père Nadeau qui croyait que ces mémoires n'étaient qu'un mauvais « brouillon » n'osèrent les publier. Et comme par hasard, survient Serge Bouchard qui lit les mémoires sur les conseils d'un Oblat, qui se rend compte de tout l'intérêt qu'ils pourraient avoir pour des lecteurs d'aujourd'hui et décide de les mettre à notre portée, après les avoir réécrits, transformés à sa façon.

J'ai bien passé près de me laisser prendre aux arguments de M. Bouchard. Sa présentation d'une vingtaine de pages me semblait tout à fait nécessaire qui, après une courte biographie de l'auteur, situe le texte dans le temps et l'espace. J'ai même fait confiance à M. Bouchard quand il dit dans sa présentation « Non seulement attache-t-il une importance secondaire à la forme, mais encore croit-il que le contenu lui-même n'a qu'une valeur relative sur le plan historique ». Il continue plus loin : « Sur la forme, le père Nadeau avait bien raison. Telles quelles, (sic) les mémoires du vieux missionnaire ne représentaient qu'un

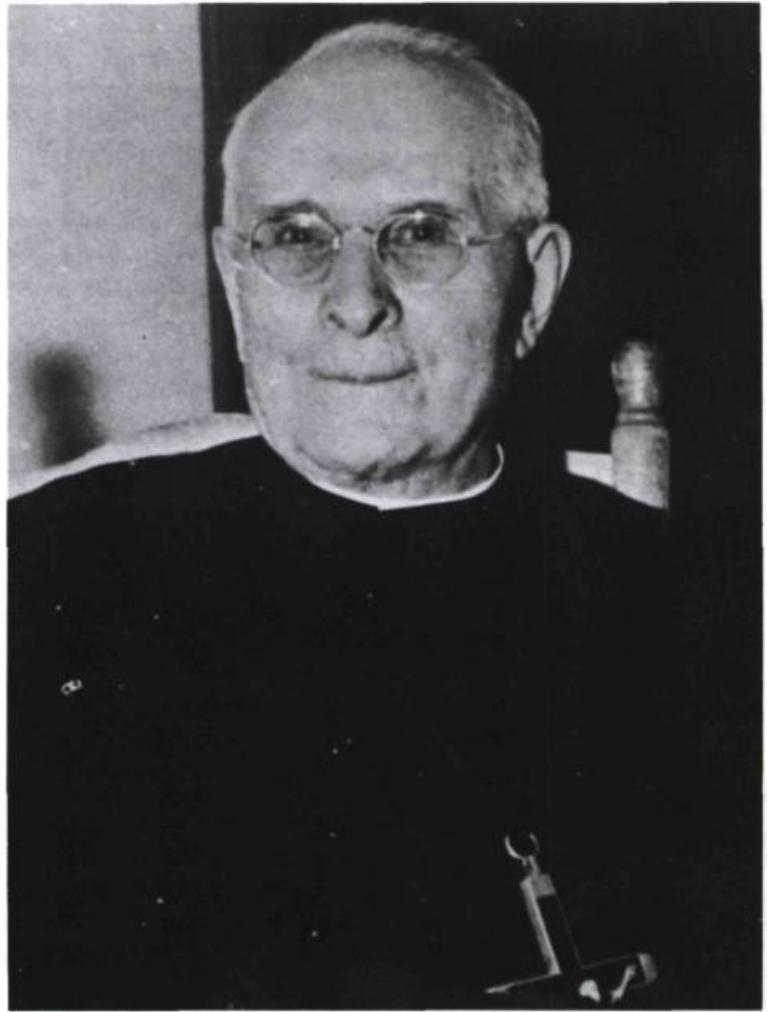
brouillon, la copie d'un élève inappliqué. » Finalement il nous avoue : « J'ai réécrit le texte entièrement, réaménagé les chapitres, amputé des redites, clarifié des passages obscurs. Quant à la forme, je ne crois pas que le père Guinard s'y reconnaîtrait beaucoup. »

Et pour cause !

Donc, bien préparé par M. Bouchard, j'ai commencé la lecture de ces mémoires dont le vrai titre est *Mémoires d'un Père oblat* et non pas *Mémoires d'un simple missionnaire*. Dès l'entrée en matière, j'ai eu la puce à l'oreille. M. Bouchard prend la peine de reproduire la première page manuscrite du récit du père Guinard que j'ai lue attentivement pour avoir une idée du « brouillon » de cet « élève inappliqué ». J'ai eu l'impression que le texte du père Guinard se lisait très bien, qu'il était peut-être meilleur que celui de M. Bouchard. Le passage du « Calice brisé » que le réécrivain avait laissé intact m'obligea à me poser d'autres questions sur son travail. Et pour en avoir le coeur net, après quelques téléphones, j'ai découvert où se trouvait le manuscrit du père Guinard, je suis allé l'étudier sur place et je suis revenu avec une copie dactylo de l'original.

J'ai vite compris que M. Bouchard avait, en effet, fait tout un travail de « rewriting ». Je me suis amusé pendant quelques jours à comparer le texte original avec la nouvelle version, la

version moderne qui nous permettait enfin d'avoir accès à ce témoignage presque unique sur la vie des Indiens et des bûcherons dans le grand-grand nord québécois, au dix-neuvième siècle et au commencement du vingtième. Plus je comparais, plus j'étais obligé de me dire que la nouvelle version, réécriture, était une tricherie, que le texte du père Guinard lui était bien supérieur. Je me suis rendu compte aussi qu'à plusieurs endroits, M. Bouchard prenait toutes sortes de licences, qu'il inventait ; qu'à d'autres moments, il dénaturait le récit, faisait des contre-sens, éliminait des passages importants ; qu'enfin, il enlevait au texte original beaucoup de sa spontanéité, de son naturel, de sa simplicité et de son humour. Je prends donc la peine ici de présenter des passages assez longs des deux textes pour qu'on comprenne bien ce que je veux dire :



Texte de S. Bouchard

*Dans le village de Maniwaki comme dans ses alentours, le bétail errait en pleine liberté. Les chiens des Indiens profitaient de cette absence de clôture pour s'attaquer aux veaux, aux vaches et aux cochons. Les colons repéraient leurs bêtes par le son des clochettes qu'elles portaient suspendues au cou. Ce bruit de clochettes s'agitant çà et là, le jour et la nuit, partout dans le village, était remarquable. C'est ainsi qu'une religieuse, fraîchement arrivée au couvent de Maniwaki et ignorant tout de l'affaire du bétail, pria Dieu et renouvela ses adorations une nuit entière, croyant entendre les clochettes que l'on agitait devant le prêtre quand il porte le Saint-Sacrement aux malades, comme c'était l'usage dans sa paroisse d'origine.*

Texte du père Guinard

*Quand j'arrivai à Maniwaki, le village n'était pas séparé de la Réserve indienne. Alors, veaux, vaches, cochons avaient pleine liberté ; ils allaient çà et là sans autre trouble que la dent des chiens. Une religieuse venant d'une paroisse où on agite une clochette devant le prêtre quand il porte le Saint-Sacrement aux malades, était nouvellement arrivée au couvent ; entendant pendant la nuit sonner une clochette, elle crut qu'on portait le Saint-Sacrement à un malade. Elle se leva et se mit à adorer le Saint-Sacrement. Une heure plus tard, elle entendit une deuxième clochette ; elle se leva de nouveau et se mit en adoration. Quelques temps après, entendant une troisième clochette, elle se dit : Je ne me lève pas. Puis prise de remords elle se dit : Comment le Bon Dieu passe et je resterais au lit ! Elle se leva de nouveau et renouvela ses adorations. Le matin venu et fatiguée, la religieuse dit à ses compagnes « Il y a donc bien des malades dans la paroisse ? — Comment bien des malades ? — Mais oui, les pauvres Pères ont porté le Bon Dieu toute la nuit ! N'avez vous pas entendu sonner la clochette ? Ce fut un éclat de rire. C'était des vaches qui, la cloche au cou, allaient par le chemin broutant l'herbe ; et sans le savoir, ces bonnes bêtes avaient (fait) prier la bonne soeur pendant la nuit.*

*Les protestants maintenaient une église anglicane et une église presbytérienne au village. Bien que peu nombreux, les protestants se recrutaient parmi les riches de Maniwaki. Leurs pasteurs ne résidaient pas toujours au village, mais c'était mieux ainsi. L'un d'eux fit un enfant illégitime à une fille protestante de Grande-Pointe et l'autre « aimait la bouteille ». Nos catholiques appelaient les églises des protestants des « mitaines », mot dérivé de l'anglais « meeting », par moquerie.*

*Parlons maintenant des chiens de traîneaux. Ils venaient d'on ne sait où et ils n'étaient pas de fameux chiens de traîneaux. Nous savions cependant qu'ils coûtaient très cher et que quelqu'un se « graissait la patte » en vendant à un prix exorbitant ces chiens bien ordinaires. À ma connaissance, ils avaient tous quatre pattes et deux oreilles, comme tous les autres chiens. Ils trimaient dur l'hiver et se reposaient l'été, puis les hommes ne s'en souciaient plus avant l'hiver suivant. Sans nourriture et surtout sans corde pour les retenir solidement attachés, les chiens se transformaient en une meute d'animaux enragés. Ils n'attaquaient pas les habitués du camp mais ils se précipitaient sur tous les étrangers. Les hommes du camp s'amusaient de la chose et ne faisaient rien pour y remédier. Durant l'hiver, les attelages de chiens allaient parfois jusqu'à dévier de leur course pour s'attaquer à un étranger rencontré par hasard.*

*À l'automne et au printemps, la plupart des chemins étaient impraticables. On pontait les marécages et les trous de boue avec des troncs d'arbres que les nouvelles gelées faisaient ressortir de terre, si bien qu'avec les voitures, on avait le choix entre s'embourber jusqu'aux essieux ou encore fracasser ces mêmes essieux contre des troncs durs qui dépassaient et faisaient saillie. Mal égouttés, sans ensoleillement suffisant puisqu'ils passaient en pleine forêt, ces chemins étaient boueux à longueur d'année. Lorsque ce n'était pas la boue, c'était les pierres. Les chemins pierreux provoquaient des accidents malheureux et plus d'une voiture se renversait à cause des pierres cachées. Ces chemins résultaient des pluies du printemps qui entraînaient la terre meuble dans les fossés, laissant les pierres à découvert. Le progrès et l'amélioration ou l'abandon de ces chemins de misères firent grand bien aux voitures et soulagèrent certainement de nombreux chevaux. Je crois aussi que les meilleurs chemins réduisirent considérablement la quantité déjà énorme de blasphèmes proférés par les colons qui passaient de longs moments à se donner beaucoup de peine pour sortir chevaux et voitures de ces chemins de malheur.*

*Quand j'arrivai à Maniwaki, il y avait deux églises protestantes ; l'une presbytérienne et l'autre anglicane. Les catholiques les appelaient « mitaine » mot tiré de l'anglais : meeting. Les protestants n'étaient pas nombreux, mais ils étaient parmi les plus riches du village. Leurs ministres ne résidaient pas toujours à Maniwaki, puis ils n'avaient pas toujours la moralité dans leur poche. L'un d'eux eut un enfant avec une fille protestante de Grande-Pointe (12 milles de Maniwaki). Un autre aimait la bouteille. Passant quelques jours après lui, et disant, chez un protestant du nom de Presley il me dit : Le ministre est venu, l'autre jour, il s'est tout beurré d'oeufs en mangeant. Je lui ai dit de ne plus venir scandaliser ma famille et il ajouta : That's a disgrace to have such a man.*

*Pour le transport des provisions en hiver, on se servait de chiens. Ce n'était pas toujours à bas prix qu'on les achetait ni du premier numéro ; mais tout de même, c'étaient des chiens avec 4 pattes et 2 oreilles. En été, les chiens étaient libres autour du camp. Quand quelqu'un arrivait tous ces chiens couraient sur lui comme des enragés ; alors cuisiniers, commis, médecin et tous les gens du camp sortaient en criant avec des fouets, des bâtons pour que le nouvel arrivant ne fut dévoré. Lorsqu'en hiver on rencontrait des attelages de chiens, il fallait fuir dans la neige ou monter dans un arbre pour ne pas être mordu ou mangé.*

*Au nord de Maniwaki, le printemps et l'automne, les chemins étaient presque impassables ; on pontait les trous de boue et les marécages de troncs d'arbres ; la gelée les faisait sortir de terre et alors les voitures sautaient d'un côté à l'autre. Et ces chemins restaient longtemps boueux parce qu'ils n'étaient pas égouttés ou que, passant dans les bois, ils voyaient peu le soleil qui seul pouvait les sécher. Il n'y a pas que les chemins boueux, il y avait aussi les pierreux. Une fois, allant à Baskatong avec le Frère I. Lapointe, nous avons versé sur l'un de ces chemins et nous avons une grosse voiture à quatre roues. L'eau du printemps et des pluies entraînait la terre des routes au bas des côtes et elle laissait les pierres à nu ; alors c'était des contre-coups et une danse qui vous faisait descendre de voiture pour marcher. Plusieurs de ces chemins ont été abandonnés ou améliorés. Cela ménage les voitures, les chevaux et empêche des milliers de blasphèmes.*

## Serge Bouchard

*Je prêchais dans la maison d'un colon. La femme de la maison vendait, sans permis, de la boisson aux passants. Durant mes sermons, j'entendais le cliquetis des verres et les « glouglous » des bouteilles dans la pièce voisine. J'entendais même ces bruits durant les confessions. J'ai toujours pensé que dans une pareille atmosphère les fidèles avaient une meilleure contrition puisqu'ils se confessaient en ayant tout près d'eux la source de bien des péchés.*

*Je résolus de porter un grand coup pour ébranler le mur d'indifférence qui caractérisait l'attitude des politiciens vis-à-vis des problèmes réels de la Haute-Mauricie : j'écrivis directement au premier ministre Taschereau pour lui demander une entrevue à ce sujet. En fait, je lui demandais de bien vouloir recevoir une délégation des chefs indiens du Saint-Maurice qui voulaient discuter avec lui du « trappage » des castors. Le Premier ministre accepta et fixa une date, une heure et un lieu.*

*Le jour venu, je me trouvais à la gare d'Oskalanéo en compagnie de Megwesh, Gabriel Awashish, Basil Awashish, Mario Satcia et John Midlige, marchand à Obedjwan. À la gare de Sanmaur, Charles Petikwi et le gros Louis Kokokoho rejoignaient notre groupe. À Québec, un représentant de la Compagnie de la baie d'Hudson nous accueillit à la gare et nous mena à l'hôtel Saint-Roch où logèrent les Indiens.*

*Ces derniers provoquèrent tout un émoi chez les citadins peu habitués à voir des hommes des bois. Lorsqu'ils marchaient sur les trottoirs, les Indiens levaient trop haut la jambe, faisaient de longs pas et leur démarche bizarre provoquait le rire des curieux qui ignoraient sûrement que ces hommes n'avaient jamais mis le pied hors des forêts encombrées et ailleurs que sur les sols inégaux des sous-bois et des rives des lacs. Leur tenue vestimentaire, leur apparence physique mais surtout leurs mocassins, en plein mois de juillet, excitaient les commentaires de tous. Pour qui ne sait pas marcher dans la foule, une simple promenade devient une grande aventure si j'en juge par le nombre de passants que mes Indiens heurtèrent par inadvertance. Les Indiens ressentirent très vite l'excessive curiosité dont ils faisaient l'objet. Le gros Louis résolut de résoudre ce problème en agissant volontairement pour faire rire les gens. De cette manière, nul ne pouvait faire la distinction entre ce qu'il feignait de ne pas savoir et ce qu'il ne savait pas vraiment. Au restaurant, lorsqu'on manquait de pain, il allait en chercher sur les autres tables où les clients médusés n'osaient pas dire quoi que ce soit devant un si drôle d'homme. Évidemment, ses manières à la table étaient inhabituelles. Dans l'ensemble, cependant, la délégation se sentait mal à l'aise dans ce milieu étranger. Par exemple, tous craignaient les ascenseurs et ne pouvaient admettre qu'il s'agissait là d'une invention des plus sûres. Plusieurs d'entre eux refusèrent de vraiment s'installer dans les chambres d'hôtel, préférant ne rien toucher ou déplacer et dormant sur le plancher de telle sorte que personne n'aurait pu dire s'ils avaient utilisé leur chambre durant la nuit.*

## Père Guinard

*Je me rappelle qu'un soir je donnais la mission dans une maison de Grande Pointe. Pendant que je confessais, j'entendis le clicli des verres ; c'était la femme de maison qui, sans licence, vendait de la boisson aux passants. Or, en ce moment-là, son mari était à se confesser. Quand il entendit le bruit des verres et les glouglous de la bouteille, il eut un mouvement qui le fit presque se lever debout. Ces glouglous aidèrent sans doute son examen de conscience sinon à sa contrition.*

*Or, je voulus intéresser et impressionner le Premier Ministre A. Taschereau : je lui demandai de me recevoir en délégation avec des Indiens ; il s'agissait de la chasse des castors. Dans sa réponse, le Premier nous fixa une date et une heure. Au temps venu, je partis d'Oskalaneo accompagné de Mégwesh, Gabriel Awachish, Basil Awachish, Mario Satcia et le marchand John Midlige. À la gare de Sanmaur, le chef Charles Pitcékiwi et le gros Louis Kokokoho vinrent grossir la délégation. À Québec, un délégué de la HBC nous attendait à l'Hôtel St-Roch où logèrent les indiens. Ils attirèrent les regards par leur tenue, leur teint bronzé. Habitué à marcher dans les bois parmi les obstacles, ils faisaient de longs pas, levaient haut les pieds, ils heurtaient les passants. L'un d'eux était chaussé de mocassins en juillet. À table, on manqua de pain ; le gros Louis alla piller le pain des tables voisines où des gens étaient attablés. Il salait le gruau, le poivrait, ils buvaient dans les vases pour se purifier les doigts. On s'amusa en envoyant quelques-uns à la cuisine pour avoir plus de viande et de potage. Quelques-uns se couchèrent sur le plancher de leur chambre, n'osant se coucher dans les lits, le(s) trouvant trop propre pour eux. Ils s'effrayèrent dans les élévateurs. Je dois dire que seul le gros Louis Kokokoho fit des choses ridicules. Je crois qu'il les fit pour s'amuser et faire rire ; car il était comique et prime-sautier. Les autres indiens se montrèrent tous corrects.*

À Castor-Blanc vivait Potvin, un homme d'une force herculéenne comme on en rencontre un peu partout dans les petits villages de la province de Québec. Il ignorait sa force, ne s'en servait guère et, comme c'est souvent le cas, il donnait surtout l'impression d'être doux, calme et bon. Un jour d'hiver, il descendait à Ottawa dans une traîne à bâtons, accompagné d'un petit garçon. Sur son chemin, dans un « stopping place », il rencontre des orangistes qui, eux, montaient de grosses charges de foin dans les chantiers. En anglais, ils lui demandèrent de leur laisser le chemin. Vital ne comprenait pas l'anglais et en conséquence, il ne réagissait pas. Alors, les orangistes se mirent à l'insulter et à le ridiculiser. Vital, étant très pauvre, ne portait pas un vrai « capot » mais bien une couverture de laine jetée sur les épaules. Les Anglais se moquaient de ce drôle de bougre, de ce colon mal vêtu. Vital voyait bien qu'on l'insultait, mais sa réaction se fit attendre jusqu'à ce qu'un Anglais le traite, en français, de « maudit français de catholique ». Les chevaux étaient nez à nez à ce moment-là. Vital descendit de la traîne, laissant les guides au petit garçon, et se mit calmement à renverser les voyages de foin hors du chemin. Après en avoir culbuté deux ou trois, les orangistes comprirent et entreprirent de se frayer un nouveau chemin dans la neige épaisse. En revenant d'Ottawa, la même scène se reproduisit. Cette fois-là, cependant, Vital s'attaqua avec ses poings à tout le groupe des orangistes. Il les faucha tous. Ces événements le rendirent fort populaire dans la région.

*« Les Indiens sont trop gâtés par le Ministère », me confiait un jour un de leurs agents. Force est d'admettre que c'est bien vrai. Or voici que des étrangers viennent les convaincre qu'ils n'en ont pas encore assez et voilà que, sans réfléchir, nos Indiens réclament à tort et à travers des droits qu'ils n'ont pas. C'est une ingratitude de leur part, certes, et il serait préférable de leur rappeler souvent combien de millions de dollars le gouvernement canadien, dans sa pitié, dépense pour eux chaque année. Bien sûr, les Indiens méritent notre pitié et un traitement de faveur. Ne leur a-t-on pas pris leurs terres, leurs forêts ; en un mot leur pays ? Bien que sauvages, ils n'ont jamais pris les armes contre nous. Ils méritent donc notre sollicitude, mais de là à ce qu'ils revendiquent davantage, j'y vois une marge inacceptable.*

Au Castor, vivait Vital Potvin, homme d'une force herculéenne. Il ne se servait jamais de ses poings, une tape suffisait pour avoir raison d'un agresseur. Or, un jour d'hiver, il descendait à Ottawa dans une traîne à bâtons ; un petit garçon l'accompagnait. Vital Potvin était pauvre ; pour capot, il avait sur les épaules une couverture de laine. Sur son chemin il rencontra des orangistes qui montaient des charges de foin dans les chantiers. Lorsqu'ils virent la voiture de Potvin, ils lui crièrent des injures en disant de leur laisser le chemin libre. Cela ne disposa pas Potvin à obéir. Quand les chevaux furent nez à nez, des maudits français catholiques se firent entendre. Potvin passe les guides de ficelles au petit garçon qui pleurait de peur. Il descend de sa traîne à bâtons et il se met à renverser les charges de foin hors du chemin avec autant de facilité que si ce fut deux ou trois cents livres. Quand il en eut culbuté deux ou trois, on lui cria : Attendez, monsieur, attendez, nous allons nous mettre à côté du chemin, et les orangistes se mirent à battre un chemin dans la neige épaisse. La chose n'en resta pas là ; quand Vital Potvin remontait d'Ottawa, les orangistes descendaient des chantiers et, un soir, ils se trouvèrent dans le même stopping place (place d'arrêt). La chicane commença. Potvin donne une tape à celui-ci, une tape à celui-là, il empoigne un orangiste et se met à faucher les autres. Il fit maison nette. Plus ou moins étourdis et blessés, les orangistes déguerpirent en disant : « The devil is in the stopping place. »

(Après avoir raconté un commencement de rébellion chez les Indiens soulevés par les Indiens américains :)

*Les Indiens canadiens n'ont pas raison de se plaindre du Département des affaires indiennes car ils reçoivent tant que c'est à rendre jaloux et voyez : (énumération de ce que ce Département fait pour eux) « Les Indiens sont gâtés par le Département » me disait un de leurs agents. Il faut savoir que les Indiens sont de grands enfants, les petits du peuple canadien. Ils ne réfléchissent pas. Il faudrait leur rappeler quelquefois ce qu'ils reçoivent, les millions de dollars qu'on leur donne chaque année. Le gouvernement fait bien d'en avoir pitié, et de les traiter ainsi. Nous leur avons pris leurs terres, leurs forêts, leur pays, et bien que non civilisés, ils ne se sont pas battus contre nous ; ceux qui nous ont fait la guerre étaient des étrangers venus de chez nos voisins qui les armaient contre nos ancêtres.*

Ces citations me semblent assez éloquentes. La dernière surtout fait dire des horreurs au père Guinard. Qu'est-ce qu'il dirait s'il était encore là aujourd'hui, de voir toutes les contorsions qu'on a fait subir à son oeuvre ?

Évidemment, on rencontre quelques paragraphes chez le père Guinard qui manquent de clarté. On aurait pu accepter que ces paragraphes soient réécrits et que cette réécriture soit indiquée par une note en bas de page. Mais d'une façon générale, le texte du père Guinard est de loin supérieur à ce galimatias soi-disant grammatical que nous présente Serge Bouchard.

Pourquoi, par exemple, avoir mis les quatre ou cinq premières pages du chapitre deux du texte Guinard au commencement du troisième ? Pourquoi avoir scindé le chapitre quatre des mémoires en deux parties et avoir ainsi fabriqué une cinquième partie qui n'a rien à voir avec la cinquième partie du récit de l'auteur ? En effet, presque tout le chapitre cinq du père Guinard sur les moeurs indiennes disparaît dans cette étrange réorganisation. C'est un des chapitres les plus intéressants. Le père Guinard nous parle des Windigos, des mariages indiens, des festins chez les Indiens, nous raconte une de leurs fables, nous explique le livre des lunes, nous donne des aperçus pertinents sur les différentes langues indiennes qu'il avait apprises. À la fin, il se pose des questions sur l'origine des Indiens qui sont loin d'être dépourvues de sens. Je suppose que c'est l'anthropologue qui, ici, a jugé que tout cela était de peu d'intérêt.

Le Département des communications du Ministère des Affaires culturelles aura-t-il la sagesse de ne pas réimprimer ce texte quand le livre de M. Bouchard sera épuisé ? Souhaitons-le. Malgré tout, en attendant la parution du texte original, je conseille à mes lecteurs de se procurer ce sous-produit. Mais j'espère qu'un éditeur nous présentera sous peu le texte du père Guinard dans une nouvelle édition qui, corrigeant les rares paragraphes ou les expressions qui manquent de clarté, restera par ailleurs fidèle au plan de l'auteur et fidèle à sa pensée. M. Bouchard a oublié que des mémoires, ce sont des mémoires, c'est-à-dire un récit que quelqu'un écrit à sa façon.



Et voici le pays des bûcherons et surtout des Indiens où le Père Guinard a, comme il le dit, *missionné* pendant près de 50 ans.

Qu'on n'a pas le droit, sous prétexte de faire littéraire ou de mieux faire passer le message, de refaire le texte d'un autre comme on l'entend.

Le plus beau de l'affaire, c'est que Serge Bouchard termine sa présentation en disant : « Le père Guinard confiait un jour au père Nadeau : « On peut facilement massacrer mes textes, mais on ne fera pas disparaître facilement l'image que j'ai imprimée dans l'âme de mes chers Indiens. » Je suis bien coupable de ce massacre pour avoir émondé ses écrits, reformulé ses récits

et bouleversé l'ordre original de la présentation. Mais je crois l'avoir fait pour une très bonne raison : la réhabilitation d'un témoignage qui, avec trente ans de retard, mérite encore d'être connu de ceux qui s'intéressent à l'histoire, non pas parce qu'elle pourrait être vraie, mais bien parce qu'elle a été vécue. » Et l'auteur nous renvoie à une note en bas de page où il nous apprend que le père Guinard, en parlant au père Nadeau, faisait allusion aux modifications qu'on s'était permis de faire lors de la publication de son livre sur la

toponymie amérindienne. Étrange que M. Bouchard prenne la peine de rapporter ce mouvement d'humeur de l'auteur après avoir lui-même massacré son texte le plus important.

## LE TÉMOIGNAGE

En effet, le livre du père Guinard est un beau et émouvant témoignage, un récit simple et direct, rempli d'humour, de plus de quarante ans de vie missionnaire dans le grand nord du Québec. Et comme le dit M. Bouchard, ce récit mérite d'être connu. Il est de plus en plus d'actualité alors que nous sommes en train de nous approprier tout ce grand pays qui, avant 1900, appartenait aux Indiens.

Plusieurs romanciers de 1840 à 1940 nous ont parlé des hommes des chantiers ; plusieurs nous ont parlé des Indiens ; mais ils nous présentaient les voyageurs des pays d'en haut au moment où ils rentraient au foyer, en racontant leurs hauts faits. Ils nous parlaient des Indiens de passage dans nos parages. Aucun d'eux n'avait vécu avec les Indiens, avec les bûcherons, dans les chantiers. Le père Guinard a passé sa vie avec eux. C'est d'eux autant que de lui qu'il parle dans ses mémoires. Et il s'arrête dans sa narration pour nous dire ce qui se passait dans un camp de bûcherons, comment la « cambuse était faite », comment on travaillait, comment on s'amusait. Il

s'arrête aussi pour nous parler longuement des moeurs et coutumes des Indiens. Et le récitant qui aimait beaucoup « ses » Indiens refute en même temps des racontars de gens qui nous en ont parlé comme ils auraient voulu qu'ils soient. C'est probablement cet accent de sympathie, de compréhension et de vérité qui transforme tout ce texte et lui donne toute sa valeur.

Le père Guinard et son prédécesseur le père Guégen sont deux fous de Dieu qui ont passé leur vie à faire des missions chez les Indiens et chez les bûcherons dans un seul but : la gloire de Dieu. À chaque départ pour leurs missions lointaines, ils savaient qu'ils risquaient leur vie. Ils partaient quand même, transportés par la joie. Si la grâce existe, ils en ont certainement été possédés. Je dirai plus : si la sainteté consiste à travailler pour la gloire de Dieu dans l'humilité, la charité et l'obéissance, le père Guégen et le père Guinard sont certainement de grands saints. Tout autant et aussi bien que saint François d'Assise et bien mieux que des douzaines d'autres à qui on attribue toutes sortes de faux miracles. Mais les Oblats n'ont pas l'air de vouloir montrer leurs saints. On dirait presque qu'ils en ont honte. C'est une fausse pudeur. Les deux dont je parle n'ont pas été massacrés par les Indiens comme d'autres que nous connaissons, mais ils se sont quand même mis au blanc toute leur vie et sont morts à la tâche. Ils ont autant de mérite que leurs

devanciers. Il est temps qu'on les sorte des archives et qu'on dise leurs mérites. Dans le cas du père Guinard, on pourrait au moins, pour lui rendre un hommage longtemps longtemps dû, publier ses mémoires sans les galvauder ou les avilir comme on vient de le faire. Une réparation s'impose.

Adrien Thério

## MOI, PĒTROUCHKA



chatte de vingt-deux ans j'ai déchiffré le langage des hommes. Mon maître

**ROBERT CHOQUETTE**

a capté les mots qui se disaient dans ma tête et les a confiés à sa machine à écrire.

Un livre plein de tendresse et d'humour

**MOI, PĒTROUCHKA (160 pages) 9,50\$**

**Stanké**

les éditions internationales alain stanké 2100, rue guy montréal 935-7452

un album pour enfants

LES VOYAGEURS  
DE L'ARC-EN-CIEL

**ROCH CARRIER**  
illustrations  
François Olivier



Les grandes personnes ignorent les plus beaux trésors. Qui penserait dénicher l'or de l'arc-en-ciel sinon deux enfants?

Les voyageurs de l'arc-en-ciel (40 pages),  
illustrations couleurs, **9,95\$**